

GREEN VILLE



Régis Duqué

03 → 12 Févr. 2022

Cette formidable force vitale qui s'exprimait par la musique tendait essentiellement à corrompre toute forme - il s'agissait de recommander aux gamins de ne pas attendre qu'on leur dise quoi faire, mais de s'inventer leur propre vie, il s'agissait d'inciter les gens à utiliser de nouveau leur imagination.

Legs McNeil, Please Kill Me

RENCONTRE

Régis Duqué – Claire Gatineau

- Claire Gatineau: Commençons par l'écriture. Quel est ton point de départ ?

- Régis Duqué: Le point de départ de "Greenville", c'est un documentaire sur Phoenix, un groupe de rock français à l'audience internationale - le documentaire raconte notamment une tournée triomphale aux Etats-Unis avec, en apothéose, un concert au Madison Square Garden en compagnie des Daft Punk. Ce qui me fascinait, dans ce documentaire, c'est qu'il travaillait de manière quasi archétypale la mythologie du documentaire de rock : la rencontre, l'enregistrement de leur premier succès, l'ascension... Mais parce que le groupe est français, et d'une génération assez proche de la mienne, je me suis rendu compte que l'identification était plus facile qu'avec, disons, Elvis Presley ou les Beatles, des artistes plus éloignés de moi dans l'espace et le temps. Or, mon travail est depuis longtemps à la confluence de ce que j'appelle des mythologies contemporaines (le western, le film noir...) et une identification possible aux personnages, à leur humanité, leurs joies, leurs failles.

Par exemple, il y a l'histoire fascinante de ce type qui a été l'un des premiers batteurs des Beatles, Pete Best, et que l'on surnomme parfois "l'homme le plus malchanceux du monde". Il les a accompagnés à leur tout début, lors des mythiques concerts qu'ils donnaient dans les clubs de Hambourg au début des années 60. Puis, pour de multiples raisons (on dit qu'il était en fait un médiocre batteur, on dit que Paul McCartney et John Lennon étaient jaloux de son succès avec les filles, on dit plein de choses), il s'est fait virer lorsqu'ils ont signé leur premier contrat discographique. C'est vertigineux. Si Pete Best était resté dans ce qui allait devenir le plus grand groupe de rock du monde, sa vie aurait été radicalement différente... À quoi ça tient, une vie ? Quelle est la part de talent, dans un destin ? Quelle est la part chance ou de malchance ? Qui, d'ailleurs, peut dire s'il aurait eu une vie plus heureuse en faisant partie des Beatles ? Et puis on peut se demander : les Beatles aurait-il été le groupe qu'il a été s'ils avaient gardé Pete Best comme batteur ? Bref, il est difficile de ne pas voir dans ce genre de parcours les grandes questions liées au destin, au poids du hasard et de la fatalité - et d'y déceler des questionnements finalement assez intimes. C'est quoi, réussir une vie ?

- C.G: Tu donnes en début de pièce la référence de Nick Tosches et de son livre Helfire.

- R.D: Aux Etats-Unis, la littérature rock est un genre en soi et Nick Tosches en est effectivement l'un de ses plus fameux représentants - il faut lire Helfire, sa biographie de Jerry Lee Lewis, pour voir à quel point sa langue, son écriture, arrivent à rendre l'énergie, la folie de cette musique. En France, j'aime beaucoup le travail de François Bon. Sa biographie des Rolling Stones est une œuvre à la fois passionnante par ce qu'elle nous apprend sur le groupe mais aussi par sa forme, sa structure, ses innovations formelles. Je me sens proche du travail de ces auteurs : comment, par la langue, par la forme, comment, pour les outils de la littérature ou du théâtre, raconter cette histoire-là, l'histoire d'un groupe de rock ?

- C.G: Tu prends la liberté avec ces références-là d'inventer "un vrai faux documentaire" ou "un faux vrai documentaire".

- R.D: J'avais envie d'inventer un groupe, oui, et de le nourrir de toute l'histoire du rock - de toucher à l'archétype. Claire Farah, ma scénographe, m'a dit un jour : "Tiens, on retrouve la scène du producteur qui ne signe pas le groupe dans le film Bohemian Rhapsody." Or, je n'ai jamais vu le film - et de toute façon j'ai écrit "Greenville" bien avant sa sortie. Seulement voilà, la scène de celui qui rate le groupe qui va devenir un phénomène mondial (la maison de disque Decca n'a pas signé les Beatles qui signeront finalement chez EMI) est devenue archétypale, et dépasse d'ailleurs largement l'histoire du rock - on sait que Gallimard, par exemple, est passé à côté du premier volume de "La recherche du temps perdu". La question, avec "Greenville", était donc pour moi de redonner de la vie, du nerf, à ce genre de situations mille fois racontées.

-C.G: Il y a un plaisir à jouer avec ces codes et de les tordre pour créer de l'humour.

- R.D: À partir du moment où j'importe au théâtre des univers qui lui sont étrangers, le décalage vient assez naturellement chez moi, et c'est ce décalage qui amène l'humour, même si l'humour n'est pas un objectif quand j'écris.

- C.G: Mais tu es quand-même dans un amusement ?

- R.D: J'aime l'idée que le théâtre soit un espace de jeu où tout est possible, comme chez Shakespeare où tu passes de la lande à un bateau pris dans une tempête, d'une forêt à la cour d'un château. J'aime ce côté un peu épique.

- C.G: Et vis-à-vis des metteurs en scène, est-ce que tu as ce plaisir d'imaginer des choses qui ne vont pas leur être simple à résoudre ?

- R.D: Lorsque j'écrivais pour "La scène aux ados", j'avais du plaisir effectivement à écrire des pièces qui pouvaient être comme des petits défis pour la scène [1]. Je trouve toujours intéressant que les ateliers qui travaillent ton texte soient obligés à un moment de s'arrêter pour se demander : "ah mais comment on monte ça" ? Sur mon dernier texte, "Espace de silence", ils devaient voler en apesanteur, flotter dans l'espace... Les groupes que j'ai vus ont tous proposés des solutions originales, stimulantes. J'aime imaginer la scène de théâtre comme un espace où tout est possible.

- C.G: Sur quelle piste pars-tu pour la mise en scène de "Greenville" ?

- R.D: Si le texte comporte pas mal de monologues, je veillerai à ce que la prise en charge de la narration de la pièce soit collective. Du coup, on ne sera pas dans une incarnation psychologique des différents personnages mais dans une forme plutôt épique : voilà, nous sommes cinq acteurs et actrice et nous allons ensemble vous raconter l'histoire de ce groupe et de tous ceux qui ont gravité autour de lui. Pour la scénographie, avec Claire, on est partis sur un espace très dépouillé dans lequel viendront de glisser, à quelques moments ponctuels, des modules, comme des morceaux de décors : l'intérieur d'un disquaire, la douche d'une loge de salle de concert, une chambre... J'ai demandé à Claire de travailler sur l'univers de Wes Anderson, un cinéaste que nous aimons bien tous les deux. L'idée était d'être attentif aux papiers peints, aux objets, aux détails de la décoration... On a d'ailleurs créé de fausses affiches de concert, des fausses pochettes de disques, des tasses avec le logo du groupe, des vieilles K7, des t-shirts...

[1] Les textes labélisés "La scène aux ados" sont des outils qui répondent aux besoins et spécificités des ateliers-théâtre : ils doivent être jouables par une douzaine de jeunes comédiens, être ouverts pour permettre des mises en scènes variées et singulières, être suffisamment courts que pour être interprétés en une demi-heure. À cela s'ajoute aussi bien sûr des critères de qualité artistique et littéraire. Les auteurs sélectionnés sont accompagnés durant plusieurs mois par Régis Duqué et Vincent Romain (coordinateur du Centre des Écritures Dramatiques W-B) ainsi que par l'équipe d'IThAC (Association d'éducation artistique et culturelle qui s'adresse aux jeunes et aux adultes qui les accompagnent dans leurs expériences théâtrales) et de Lansman Éditeur. Quelques mois après la publication, les auteurs découvrent enfin leurs textes mis en scène et joués par des dizaines de groupes d'adolescents.

- C.G: Et au niveau du son, des voix, de la musique ?

- R.D: Guillaume Istace m'a proposé de travailler sur ce le principe du Mashup. Il a composé des musiques à partir d'éléments empruntés à des morceaux existants : une ligne de basse, un rythme de batterie, une mélodie... Ce sont des musiques à la fois originales, inédites, mais qui en même temps évoquent - on reconnaît, parfois de façon subliminale, des musiques que l'on connaît déjà. Sa proposition est à l'image de la mienne : "Greenville", c'est un groupe, oui, mais c'est tous les groupes en même temps tant son histoire emprunte à l'histoire du rock. Un autre choix qui a été fait, c'est de ne pas faire entendre la musique que le groupe joue, de la laisser hors-champ - on ne les voit pas en train de la jouer sur scène. Je préfère que le spectateur puisse s'imaginer sa propre musique.

- C.G: Tu es l'auteur et le metteur en scène de ce spectacle. Il y a cette idée parfois qu'un auteur qui met en scène ses propres textes n'en réalise pas tout à fait une mise en scène. Il n'offre pas d'interprétation, de relecture du texte mais plutôt une sorte d'éclaircissement. On t'a déjà questionné là-dessus ?

- R.D: Non. Je pense d'ailleurs que c'est devenu assez courant pour un auteur ou une autrice de mettre en scène ses propres textes. Regarde Céline Delbecq, Axel Cornil, Joël Pommerat. Alors c'est sûr que moi, je me sens d'abord auteur - et si j'en suis venu à mettre "Greenville" en scène, c'est un agréable concours de circonstance. Mais quand je travaille avec mon équipe, je pense arriver à dissocier mon travail d'auteur de mon travail de metteur en scène. Alors ? Comment se laisser surprendre ? Comment laisser place à une interprétation, une relecture de son propre texte, comme tu dis ? En laissant de la place, de la liberté, à son équipe artistique. En laissant s'exprimer leur propre créativité.

Entretien réalisé par Claire Gatineau le 2 décembre 2020.



Régis Duqué

Auteur et metteur en scène

Régis Duqué est tout à la fois professeur (il enseigne notamment l'Histoire du théâtre et de la littérature à Arts2), animateur d'ateliers d'écriture, journaliste (on lui doit l'écriture de livres sur Bruxelles ou d'entretiens avec des acteurs et actrices belges comme Pierre Laroche ou Jacqueline Bir), metteur en scène et auteur dramatique.

Il est l'auteur d'une dizaine de pièces, parmi lesquelles "Modèles vivants" qu'il a com mis en scène avec Guillaume Istace dans le cadre du quatrième festival "Enfin seul" (2006) au Théâtre de L'L, ou "Hors-la-loi" mis en scène par Jérôme Nayer à l'Atelier 210 (2010), repris au Théâtre des Doms à Avignon puis en tournée en France, en Suisse et en Belgique, et pour lequel il a reçu le prix du Meilleur auteur aux Prix de la critique, le Prix ado du théâtre contemporain (Amiens/Picardie) et le prix Sony Labou Tansi.

En 2006, il écrit "La Cathédrale", une courte pièce publiée dans le cadre de la deuxième édition de La scène aux ados (2007-2008) organisée par Promotion théâtre (aujourd'hui Ithac). Il récidive avec "Les Héros" (2009), "Le Nuit" (2011), une version courte de "Greenville" (2013) et "Espace de silence" (2015).

EN 2017, il met en scène "Les voies sauvages", un texte écrit à partir d'entretiens avec l'alpiniste Dominique De Staercke, au Théâtre de Poche de Genève puis au Rideau de Bruxelles. Pour ce spectacle, l'acteur Cédric Juliens est nommé aux Prix Maeterlinck de la critique scène dans la catégorie Meilleur acteur.

En 2020, il participe au comité éditorial d'un livre sur le Rideau de Bruxelles (2007-2020 : les années Michael Delaunoy) pour les éditions Alternatives théâtrales.

Depuis 2011, il est Président du Centre des écritures dramatiques.

L'ensemble de son théâtre est édité aux Éditions Lansman.

GREEN VILLE EXTRAITS

« C'est un moment incroyable que nous venons de vivre ici, Georges. Les gens derrière moi sortent du concert. Regardez comme ils sont forts, regardez comme ils sont grands, regardez comme ils sont beaux, consolés du quotidien. »

Le journaliste

« Excuse-nous, mec, on n'a pas le temps, on a juste très envie de faire l'amour. »

Deux spectateurs

« Fini le dur. Fini le triste. Fini le moche. Leur avenir désormais se déploie devant eux telle une carte postale. »

Le journaliste

« Toute histoire a un commencement, un début, une origine. Alors ? Qu'elle est l'origine de Greenville ? Par où commencer ? »

Le Biographe

L'équipe

Écriture et mise en scène Régis Duqué - Avec Nicolas Buysse, Daphné d'Heur, Cédric Juliens, Eno Krojanker et Renaud Van Camp - Assistanat à la mise en scène Valériane De Maerteleire - Scénographie, costumes et accessoires Claire Farah - Création sonore Guillaume Istace - Création lumière Dimitri Joukovski - Création vidéo Gaëtan d'Agostino, en partenariat avec IThAC - Régie Stanislas Drouart - Régie lumière Gauthier Minne - Régie Son Hubert Monroy - Habillage Nina Juncker - Photos du spectacle Alice Piemme/AML.

Lansman Éditeur, 2015.

Production Rideau de Bruxelles.



Calendrier

GREENVILLE

Jeudi	03.02.22	19h30
Vendredi	04.02.22	18h00 & 20h30
Samedi	05.02.22	18h00 & 20h30
Dimanche	06.02.22	15h00
Mardi	08.02.22	18h00 & 20h30
Mercredi	09.02.22	20h30
Jeudi	10.02.22	13h30 & 19h30
Vendredi	11.02.22	18h00 & 20h30
Samedi	12.02.22	18h00 & 20h30

CST et gestes barrières d'application.

Port du masque obligatoire.

Possibilité d'effectuer gratuitement un test antigénique au Rideau uniquement les jeudis et samedis.

Sur réservation (J-1) au 02 737 16 01.

**Ici, on joue. Ici, on fête. Ici, on rit. Ici,
on aime. Ici, on débat. Ici, on discute.
Ici, on pense. Ici, on fait !**

BORD DE SCÈNE

Je 10.02 après le spectacle.
Avec Régis Duqué et l'équipe du spectacle.

LIBRAIRIE

Le livre de la pièce, édité aux Éditions Lansman est en vente à la librairie du théâtre.



RÉSER VATIONS






lerideau.brussels

02 737 16 01

CONTACTS

Média . Julie Fauchet
0478 74 35 41
julie@lerideau.brussels

Relations avec les Publics
Muriel Lejuste / Laure Nyssen
0497 93 34 30 / 0472 59 29 58
muriel@lerideau.brussels / laure@lerideau.brussels

-  facebook.com/lerideau.brussels
-  instagram.com/lerideau.brussels
-  twitter.com/RideauTheatre
-  vimeo.com/user8670615
-  youtube.com/user/TheatreRideaudebxl

lerideau.brussels